

Roger Lahu

Petit traité du noir
sans motocyclette
(sauf une in extremis)

Couverture

Marie Bateau-Lahu

Préface

Daniel Fano

Collection Pleine Lune

*« Le noir est la seule couleur intérieure
et le seul savoir est d'en faire une porte. »*

Bernard Noël

*« Il est difficile d'attraper un chat noir dans une pièce sombre,
surtout lorsqu'il n'y est pas. »
proverbe chinois*

Préface

À l'évidence, le titre fait référence à *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*, captivant récit de voyage à la fois géographique et métaphysique de Robert M. Pirsig à travers les États-Unis. Mais, bien que ce soit un de ses livres cultes, qu'il ait été profondément marqué par lui, Roger Lahu ne l'a pas pris pour modèle, n'en propose ni parodie ni pastiche, le titre s'est simplement imposé alors qu'il arrivait en bout de course. Donc, pas question ici d'expédition motocycliste (du moins jusqu'à l'apparition d'un certain Marlon), et silence total sur Socrate, Aristote, Kant ou Einstein sur lesquels disserte volontiers l'auteur américain.

Le préfacier a pu croire un moment qu'il se trouvait en présence d'un hommage discret au Beckett de *Malone meurt*. Seulement voilà, Roger Lahu n'a pas beaucoup pratiqué Beckett, et même que c'était il y a fort longtemps, et ce roman-là de Beckett, il ne sait pas ou plus du tout de quoi ça parlait exactement. Belle occasion pour le préfacier de faire son intéressant : alors voilà, dans *Malone meurt* comme dans *Petit traité du noir*, on a un agonisant qui n'arrête pas de parler, qui accumule réminiscences, considérations, méditations au gré des associations d'idées, des lubies digressives.

Le narrateur dont Roger Lahu rapporte les propos tue le temps qui lui reste en parlant sans trêve, un rien le fait changer de sujet (minute – une mouche qui revient obstinément n'est sûrement pas anecdotique, il se pourrait même qu'elle soit en train de signifier quelque chose, ce ne serait pas la première fois), il multiplie les incursions dans son passé, y retrouve ses grands-parents, les confitures de sa grand-mère, les parties de pêche avec son grand-père (ici, le préfacier est interrompu par un courriel de l'auteur qui lui annonce qu'il a « chopé un très gros chevesne, une petite carpe et une truite » et qu'il vient de

les vider). Il ramasse les détails infimes, les épiphanies qui, d'un siècle à l'autre, ont pris tellement d'importance. Il n'est pas désespéré, il se sent simplement libre de dire ce qu'il veut comme il veut, ce n'est pas morbide, c'est même énergisant, on est en pleine célébration de la vie.

La dimension funèbre est constamment estompée par le côté farce, malice. Roger Lahu n'est certes pas avare de jeux de mots, de calembours, il va jusqu'à rabelaiser matois avec ses listes gourmandes. Surtout, il fait l'obsédé des variations sur le noir. Et pour cause : c'est la couleur fondamentale, celle qui a précédé toutes les autres (si l'on en croit la *Genèse* et l'astrophysique) et celle vers laquelle on retourne, elle est partout, sur la guêpe et le zèbre, le ruban de la machine à écrire antique, dans le fondu cinématographique, dans nombre de locutions françaises... Roger Lahu est de ceux qui peuvent prouver qu'il y a bien plus que cinquante nuances de noir, ce n'est pas lui qui oublierait les bonbons Stoptou ni une certaine chanson interprétée par un certain Johnny H.

Daniel Fano, 25 avril 2017.

sombre.

il fait sombre, très, dans mes alentours
alentours potentiels puisqu'en réalité je n'y vois rien. ne
fais que deviner. ce qu'il y. dans les dits alentours.
mais le vrai problème c'est que je ne devrais pas être là.
en être là.

j'y suis pourtant. espérant – non, mal dit, je n'espère rien –
ne pas y rester. ou en rester, là.

je suis extrêmement fatigué à bout. au-delà même d'un
quelconque bout. je me tâte façon de toucher le vide. le
vide, tactilement, ça n'est ni doux ni rêche ni pelucheux ni
soyeux.

sombreux ? est-ce que tactilement on peut sentir ça, une
sensation sombreuse ?

et si oui, est ce que ça vous piquotte ?

une lame d'acier plantée droit net et sans bavures (mais
avec saignements) quelque part dans ce que, par habitude
langagière, vous nommez votre « corps », ça ne piquotte
pas. je vous l'assure.

ça vous assombrit les alentours.

d'ailleurs, rideau (de velours noir ?), j'y vois plus rien. que
dalle macache wallouh.

m'ont toujours fait marrer avec leur lumière blanche au
bout du tunnel ! connards ! pigeons !

ch'us mort.

y a pas photo.

ou alors photo en noir et noir.

crois avoir vu que le manche du couteau était noir de chez
noir.

même que le mot « bakélite » m'est venu à l'esprit ;

et que j'ai pensé au professeur tournesol.

juste avant de mourir c'est con, de n'avoir que ça, comme
flash pré mortem, le professeur tournesol.
et j'ai entendu un bruit bizarre, comme un
ronchonnonnement (un peu dark vador sous son masque)

et me suis demandé : « on entend encore ? quand on est
mort ?

mais peut être que ça n'est pas du tout une lame d'acier
(immense, la lame, et tranchante ; un bowie knife
terrifique, ça te scalpe un peau rouge – les autres couleurs
itou – sans effort. qu'est ce que ça faisait le bruit d'un
scalp qu'on scalpait ?)

peut-être n'est ce que le tout petit bâtonnet d'une sucette
chupa chups ?

tu la suçotais tranquillos, c'était un jour d'hiver, une fin de
jour, ça gelait dur, tu rentrais du boulot, de l'école en fait,
tu glisses, et zyuuuuup le bâtonnet de la sucette chupa
chups te rentre pile poil dans le globe oculaire, t'y vois
plus rien, tu t'écroules, tu râles, tu saignes comme un
goret pré-boudin purée pommes, t'es mort ?

ça aurait bien pu se passer comme ça.

non ?

la chupa chups c'était quel parfum ? tu vérifies fissa fissa sur wikipédia et tu coches la bonne réponse :

fraise — mûre — yaourt aux fruits de — cola/citron vert
orange — framboise — la forêt — cerise/vanille
pomme — melon — crème de pêche — chupa relax
cerise — pastèque — pudding — crème de fraise
ananas — cola — chocolat/vanille — cremosa (sans sucre)
citron vert — cola/citron — chocolat/banane
pêches — salmiakki — moka
banane — crème de fraise — café
mangue — yaourt à la fraise — vanille/caramel
myrtille — yaourt à la pêche — pomme/mangue

mais non !

je ne peux être mort en rentrant de l'école, un bâtonnet de chupa-chups goût yaourt aux fruits de la forêt (j'ai après un temps de réflexion choisi ce parfum) planté dans le globe oculaire.

vu que je n'ai jamais mangé ce genre de sucettes dans mon enfance, ça n'existait pas.

ni depuis d'ailleurs. depuis, veux-je dire, ça existe, les sucettes chupa-chups, mais, depuis mon enfance, je n'en ai pas mangées. sucées, faudrait-il plutôt écrire : on ne « mange » pas un sucette. même si elles doivent être assez nourrissantes. peut-être même, tout particulièrement, les chupa-chups au yaourt aux fruits de la forêt.

et wikipédia n'existait pas non plus.

sans vouloir la jouer cosette, on était quand même privés de tout dans nos enfances : pas de chupa-chups, pas de wikipédia ! mais on avait quand même les premiers tomes des tintins.

or donc, qui agonise dans le noir ?

un simulateur ? un pervers se jouant ses petits jeux
dangereux ? un psychopathe ? un mythomane ?
tout maigre ? mal nourri ?
soucieux de sa forme, qui sait ? ne se nourrissant que de
produits choisis avec soin.

agonie d'un bio-écologiste ?

mort en « pleine » forme intestinale ? ses petits intérieurs
parfaitement clean ? sans surcharge dite pondérale. ni
cholestérol etc.

si j'étais (peut-être le suis-je) ce pré-mourant ou post-
décédé, mais dans le noir, un noir très sombre dans ses
alentours – où qu'il puisse tourner, difficilement, ses
regards – si j'étais-je suis celui-là, j'aurais envie
véhémement de fumer une cigarette.

sans filtre.

c'est beau les volutes de fumée d'un clope, dans le sombre.
fumer ne peut nuire à un pré-clamsant ou un post-clamsé,
non ?

mais qui est le coupable ? l'assassin ?

et peut-on parler de meurtre avant que la victime soit
morte ?

même si plongée dans un noir tellement noir qu'elle se
croit morte. et assassinée possiblement.

ah que une taf est merveilleux !

cette expression : « une longue agonie »
a-t-elle son contraire : une « rapide » agonie ?
c'est drôle, mais l'idée d'une agonie « rapide », ça ne
fonctionne pas. ne « le » fait pas. comme si travail bâclé,
salopé.

k'esceque tu fais ?

j'agonise !

t'en as pour longtemps ?

non ! c'est fini ! la place est libre

merci !

j'aime pas ça – autant l'avouer crûment – agoniser. même post-mortem. agoniser de son vivant c'est déjà assez « déplaisant » mais agoniser mort ça vire corvée.
ressassement alzheimerien

- t'es mort
- pas encore !
- t'es mort ?
- ça vient !
- t'es mort ?
- sous peu !
- t'es mort ?
- je m'efforce à !
- t'es mort ?
- presque ! je pousse !
- t'es mort ?
- va te faire foutre, fouchtrer, fuckinfouchtrer et plus si affinités mais ta gueule okay ? j'aimerais mourir en paix !
peace and death !
- t'es mort ?
- tu l'fais exprès ou c'est congénital ? dans le genre « le casse couille était dans la tombe et faisait vraiment chier le défunt » t'es vraiment imbattable.
- t'es mort ?
- d'ennui ! d'ennui ! si tu arrêtes pas c'est sûr et certain que je vais défunter d'ennui !
- t'es mort ?

là, j'ai craqué. son cou aussi. et ça fait un bruit déplaisant un cou qui craque.
mais faut aller jusqu'au bout de ses pulsions quand on agonise.
sinon, quand ?

« un » pépé mort sur son lit « de mort » forcément
puisqu'il l'était, mort.

« il est au ciel » en guise d'explication. ce genre
d'explications que les adultes donnent et qui compliquent
bigrement les situations enfantines au lieu de les clarifier.
« mais qu'est ce qu'il fait là-haut, pépé ? et il va pas
tomber ? et comment il va manger ? »

envie de pleurer.   cause de toutes ces questions et de
l'immobilité bizarre de pépé.

peut-être même quelques larmes et la morve au nez.
« mouche-toi t'as le nez qui coule ». alors qu'alentours  a
pleure à qui mieux mieux, m re, tantes, oncles, cousins,
cousines.

mais il y a le vieux chien qui est là, son odeur,
reconnaissable entre tous, sa grosse bonne tête qui vient
se presser sous ta main.

et déjà moins envie de pleurer. rien n'avait vraiment
changé somme toute.

et tu regardes sans problème les mains toutes
croquevill es de pépé, croisées sur sa poitrine, avec
certains doigts tout jaunis du tabac gris qu'il se roulait
constamment.

c'est pour ça que la mort sent le vieux chien et a les doigts
jaunis.  a reste ainsi.  a a été la première rencontre.  a a
marqué.

j'ai beau regarder ici là ailleurs plus près plus loin, dans tout le noir qui m'alentoure, pas de doigts jaunes et nulle odeur de vieux chien : j'agonise mais elle n'est pas là.

que c'est long.

peut-être elle se décidera, sans prévenir, et me glissera soudain sa grosse tête un peu pelée sous la main et que j'aurais envie de la caresser, par instinct, ou en mémoire.

dans l'épicerie mercerie bureau de tabac journaux etc. de
pépé il n'y a jamais eu de chupa chups
uniquement des sucettes de la marque « pierrot gourmand »
elles étaient fouchtremment bonnes ces sucettes « pierrot
gourmand »
et on aurait tout aussi bien pu se crever un œil ou deux
avec les bâtonnets d'une sucette « pierrot gourmand »
qu'avec les bâtonnets d'une chupa chup
on s'en est pas crevé
des yeux
c'est donc pas pour ça qu'on est maintenant dans tout ce
noir nous alentourant épaissement
c'est tout ce noir alentours parce que – faut-il encore et
encore le redire ? – on agonise
à petit feu
de je ne sais quel petit bois
mais pas assez vieux il fume trop

on tousse un peu
c'est déjà assez con d'agoniser dans son noir
si en plus on tousse ça devient carrément ridicule

« agonise en silence eh crevard ! »
je comprends cette exaspération
la mort des autres est toujours très pénible pour les
survivants – id est les morts en suspens, les pré-défunts,
les neo-claquants – alors si le presque mort vacarme de
surcroit pendant son agonie ça leur devient franchement
gêhenne aux agonisants à venir
dans leur petit environnement approximativement éclairé
ils ne peuvent en aucun cas partager l'ennui que c'est
d'agoniser dans le sombre et en toussant « qui plus est »

en plus on a la morve au nez
et plus de mouchoir – à portée de main – et notre main
on ne la sent plus
comme si on nous l'avait coupée

j'aimais bien quand pépé me disait : « dis, tu me donnes
un coup de main pour... »
je savais que si je disais oui j'allais avoir droit à une sucette
pierrot gourmand
même si le moment où il allait falloir choisir laquelle était
extrêmement douloureux

c'est long mais on s'habitue finalement.

ce noir tout

ce noir

ça fait écran.

Bon ! je sais ! banal comme « image » cet écran noir.

mais je voudrais bien vous y voir, vous, dans « cette » situation : dans un noir si noir que le mot « noir » lui-même prêle, pour le moins, à rire.

vous : et on parie que sur cet « écran noir » tu projettes des films ?

moi : des films, je ne sais pas. des images, oui. et je ne les projette pas. elles se projettent toutes seules comme des grandes. sans demander la permission à un quelconque « projectionniste » en chef.

vous : et donc tu vas nous bassiner avec tes projections d'images auto-projetées !

moi : comment avez-vous deviné ? zêtes dans la « cabine » ? alors accrochez-vous au bastingage, ça risque de tanguer rouler avant de sombrer corps et âmes (et veaux et vaches et cochons et toute la ménagerie à bord de cette arche de la méduse) (ça ferait un chouette nom pour un cinoche : « l'arche de la méduse », non ?

vous : non ! ça pue salle d'art et décès à plein nez !

moi : normal ! le proprio est à l'agonie (mais lente, il flâne, il s'arrête sur chaque image)

vous : et bien sûr pas de distributeurs de coca ni de popcorn ?

tout ce noir comme un puits de pétrole off-shore qui fuit
sans « shore »
mais puits oui
oh « puits » oui oui oui oui oui

et un chat noir sur la margelle
que je ne vois pas
ni la margelle
ni le chat

mais miaulements

tant que ça miaulera en guise de bande-son je continuerai
d'agoniser volontiers

mais doute soudain : ces miaulements ne seraient-ils pas
purement « internes » ?

« je miaule donc je suis » (pas encore mort ?)

miaulons donc
et chaque miaulement devient pierre du puits

première fois qu'on bâtit un puits en partant du fond
du tout noir que c'est le fond d'un puits sans fond

avec comme seule ressource les miaulements d'un chat
noir perché sur la margelle qu'on n'a pas encore construite

mais ça devrait le faire
y'a pas de raison que ne pas

ce qu'il y a de bien dans le noir :

tout prête à une certaine « confusion » (et pas que des genres)

les mauvaises herbes ne poussent pas et on n'a pas besoin de désherber (il n'y a d'ailleurs rien à désherber) (ça serait quand même un comble un noir potager)

on n'est pas obligé de savoir le sens du mot « camaïeu » : le noir c'est noir point barre

on ne peut pas se choper le blues on est dans le noir faut pas tergiverser finasser pinailler on fuck toutes les colors pas besoin d'aller plus loin ou ailleurs c'est pareil partout c'est noir alors on reste : là dans ce noir

quand un corbeau passe on ne le sait pas

mais un merle si un merle quand on est dans le noir c'est une virgule jaune une étincelle d'allouf que quelqu'un semble craquer et alors on hume hume hume pour se souvenir de ce que c'était bon l'odeur d'une allouf craquée quand les alloufs elles sentaient bon et avant les briquets bic on peut se faire « des taches » même de sang on peut même se vider de tout son sang ça ne se voit pas dans le noir tout son sang qu'on peut se vider sous soi il n'y a pas d'issue de secours pas de secours pas d'opération « rescue » pas de sauvetage « en noir »

et si au milieu du noir coulait une rivière
les truites seraient-elles arc-en-ciel ?

est-ce qu'« au milieu du noir »
coule une rivière ?
et peut-on y attraper
des blackfishes
comme dave robicheaux
dans les bayous de james lee burke ?

ce qu'il y a de bien dans le noir (2)

impossible d'y organiser une coupe du monde de balle au pied ou alors une coupe du monde de balle au pied de nuit avec une baballe noire et tous les matches seraient « en nocturne » avec juste une bougie d'anniversaire au milieu du « terrain » (un parking goudronné)

toutes les marées sont noires « forcément » noires (et les inondations de la vologne aussi, à propos de laquelle on peut lire que : « la densité de son peuplement en truites lui a valu d'être sélectionnée pour accueillir certaines manches du championnat du monde de pêche à la mouche en juillet 2002 (organisé par la france sous l'égide de la fédération française des pêcheurs à la mouche et au lancer) ».

les « garçons » de café ne demandent jamais ce qu'on vous sert, c'est toujours des « petits noirs » (leur questionnement porte uniquement sur leur nombre : un ou deux ? (dans le noir tout noir les garçons de café sont tous des fans de jim jarmush)

dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir
dans le noir dans le noir dans le noir dans le noir

manière noire
je me berce
« fais dodo fais dodo fais dodo »

même pas peur !

essais de titres (1) :

« à la recherche du noir perdu »

« voyage au bout du noir »

« autant en emporte le noir »

« au-dessous du noir »

« chronique d'un noir annoncé »

« bob morane et l'ombre noire »

« le meilleur du noir »

choses qui font de beaux bruits dans le noir
(et qui couvrent les petits geignements d'agonie du narrateur)

le bruit mat absolument mat d'une batte de base ball
frappant exactement une balle dans l'air doux d'un soir de
printemps

le sifflement d'un sabre de samouraï tranchant net le cou
d'un autre samouraï

un marteau sans maître tapant à l'aveugle sur un clou sans tête
le chant (crissant) d'une pie blanche avec le bord des ailes
ocre roux

le glouglou de millions de tonnes d'huile de pierre
s'échappant d'un puits sous-marin

le cri de victoire d'un soldat inconnu même de « ses proches »
la voix d'une cantatrice hirsute susurrant à pleins

poumons qu'elle n'aime pas la corrida

le bruissement d'un moulinet quand au bout de la ligne il
y a un « gros »

le dernier souffle d'une baleine « à bosse »

le saxo de coltrane soufflant « my favorite things »

où rien n'a ni lieu ni feu
(mais au loin quelques signaux de fumée)
(à vue de nez)
(dans le noir le nez importe)

fausse alerte ni cendres ni rien
qui n'a pas brûlé ?

envie pourtant forte d'une quelconque vague compagnie
d'un quelconque défunt
même très crématorié

en guise de pense-bête

résumé : il fait tout noir

situation initiale : le narrateur est dans le noir

évènement perturbateur : rien ne change il fait noir

péripéties : pas l'ombre d'une lueur le noir est « complet »

élément de résolution : ?

situation finale : ?

plus le temps passe – ce qui n'est que « façon de parler »
puisque je n'ai strictement aucune notion du temps
simplement je sens, comme une sorte de petit vent coulis,
qu'il passe, doucement, comme s'il glissait sur des
« patins » pour ne pas rayer un parquet ciré de frais – plus
je m'aperçois que cela m'indiffère de découvrir si j'agonise
ou si je suis mort, voire même pas encore né.

rien n'arrive

il fait noir

le temps ou ce qui en tient lieu glisse délicatement sur ses
« patins »

malheureusement je ne sens pas cette merveilleuse odeur
de parquet fraîchement ciré

l'ai-je déjà sentie ?

cire-t-on le bois des cercueils ? ou sont-ils vernis ?

j'aimerais beaucoup un cercueil ciré

et qu'on le fasse « briller » en frottant fort avec un gros
chiffon qui ne peluche pas trop

et ça serait marrant d'être couché dans ce cercueil bien
ciré et bien brillant

avec des « patins » au pied

pour ne pas rayer le couvercle

ce dont on n'a plus besoin dans le noir :

les prévisions météo dominicales « pour la semaine »
un téléphone 3 ou 4 – voire plus – g
des nouvelles des marées noires quelque part ou ailleurs
des résultats de quelconques « tournoi » « finale » « coupe »
de débat « sur la question des retraites »
de cotiser à
de changer les pneus avant de sa vieille voiture parce qu'ils
sont usés « et vous ne passerez pas le contrôle »
d'être assuré contre

et de télécharger la dernière mise à jour

le noir est toujours impeccablement mis au noir
sans qu'on s'en préoccupe

dans tous les romans où le héros (pas forcément le narrateur) est en prison il finit toujours pas cocher les jours : entailles sur un poteau de bois, rayures sur un mur, croix sur une vague paperolle, il décompte, il tente de garder pied dans le temps – même si ses pieds à lui sont enchaînés ou bardés d'un boulet massif – il se refuse – et son entêtement est toujours présenté comme louable, résistance d'un homme face à l'adversité – à ne plus être dans le temps, il veut savoir « quand » il en est. où, il sait, en prison, mais quand ça lui importe vraiment de ne pas perdre ce repère-là dans le noir le temps aussi est noir d'un noir mat d'une impeccable matité noire

parfois le « noireux » – l'homme dans le noir se nomme parfois ainsi, se plaisant à se distinguer de la sorte de ceux qu'il appelle « la blanchaille » – le noireux donc, s'improvise des calendriers : « ah aunoird'hui c'est mercrenoir ! » ça le fait sourire ça ne lui fait pas passer le temps qui ne passe plus dans le noir (on l'a dit déjà mais on le répète) mais ça le fait sourire noir

à ma montre il est noire heure moins noir
heure d'hiver
et sombre cet hiver
mais pas froid
(manquerait plus que « ça »)

depuis peu j'ai de la compagnie dans mon noir. oui je dis bien « mon » noir – les hommes ont une tendance spontanée à l'appropriation, mon ceci, ma cela, mes trucs, mes machins, et souvent ils s'enorgueillissent de ces possessions – pourtant éphémères : le temps d'une vie d'homme aussi volatile qu'un pet de moustique dans une tempête force 10.

une mouche.

dans mon noir bombine une mouche. je suppose du moins qu'il s'agit d'une mouche, à son bombinement. j'écoute attentivement – jamais je n'ai été aussi attentif à quelque chose qu'à ce bombinement dans mon noir – le bruit qu'elle fait, ma mouche, et ce bruit m'est devenu instantanément aussi – que dis-je ! plus, infiniment plus – précieux que toutes les musiques que j'ai pu ouïr dans mon existence, que tous les bruits de bouche sortis de vos bouches et de la mienne, que toutes les cantates, les cris de victoire, les discours enflammés, les roucoulements amoureux, les épopées, les divines comédies sobres ou ivres. ah la musique de ma mouche8

quelle est-elle ?

la mouche à bœuf ou taon la mouche à fruit ou mouche méditerranéenne des fruits la mouche à merde la mouche à toison ou asile la (grosse) mouche bleue ou mouche à viande la mouche charbonneuse ou mouche piquante la mouche de hesse la mouche de l'asperge la mouche de la betterave ou pégomyie (*pegomyia betae*) la mouche de la carotte la mouche de la bryone (*liriomyza bryoniae*) la mouche de la cerise la mouche de la mangue la mouche de la saint-marc ou bibion de la saint-marc la mouche de l'oignon (*phorbia antiqua*) la mouche de l'olive la mouche de libye

ou lucilie bouchère la mouche des fruits du pacifique la
mouche des pluies ou anthomyie pluviale la mouche des
semis (*latura*) la petite mouche domestique la mouche
dorée la mouche du chou (*delia radicum*) la mouche du
cresson la mouche du fromage la mouche du melon la
mouche du navet (*delia floralis*) la mouche du vinaigre ou
drosophile la mouche grise de la viande ou mouche à
damier ou mouche noire la mouche grise des céréales la
mouche grise de l'endive (*ophiomyia pinguis*) la mouche
mineuse américaine (*liriomyza trifolii*) la mouche mineuse
sud-américaine (*liriomyza huidobrensis*) la mouche orientale
des fruits la mouche tsé-tsé ou glossine la mouche verte
je l'aimerais simple « *musca domestica* » mouche
domestique ou mouche commune

et qu'importe que

baal-séubub, baal-zéubub, baalzébuth, béelzéubub,
béelzéubuth, belzéboul, belzéboul, belzébut ait été déclaré
« prince des mouches »

dans mon noir nul prince des ténèbres ni seigneur des
mouches, dans mon noir, « ma » mouche et sa musique
sacrée.

ni dieu ni diable qui ne tienne ou n'existe ! mon royaume
pour une mouche !

mon royaume est une mouche ! sa mélopée lancinante
reconstruit dans le noir quelque chose qui n'est plus le noir.
peut-être sortirai-je de tout ce noir transporté par le
bruissement des ailes de ma mouche ?

sans doute me suis-je un peu trop exalté.

je n'entends plus rien.

je pleure – je l'avoue sans nulle honte – je n'entends plus rien et je pleure sans bruit. j'avais déjà essayé de sangloter bruyamment dans le noir mais le noir semble avoir la propriété d'étouffer le bruit – déplaisant au demeurant – des sanglots.

j'ai aussi essayé tous les autres bruits qu'il est possible de produire avec un corps humain.

tous étouffés ! schlick schlack ! quel tour de main dans le maniement du garrot !

pourquoi alors le bombinement d'une mouche avait-il pu échapper à cet étouffement plein de maestria ?

mais plus rien.

ma mouche est-elle morte ? a-t-elle pu remonter les millions de kilomètres de puits noir qui me séparent – à vue d'œil ! ah ah ! si ça n'est pas de l'humour noir ça, qu'on me dise ce que c'est ! – de là où « il » ne fait pas noir.

si tant est que ce « là », non-noir, existe, ait existé ou existera.

ce qui, je le concède, est une pure « vue de l'esprit ».

en cet instant précis – noir certes, mais précis – envie véhémement d'une sucette chupa-chup ou pierrot gourmand qu'importe – et peu importe le parfum : l'odeur attirerait peut-être ma mouche et son bombinement salvateur ?

et si ça n'était pas une mouche ?
ce bombinement continuo, ostinato ?
quoi alors ? certes pas un feulement de tigre, ni le chant
d'une baleine avec ou sans bosse, ni un miaulement de
chat, ni le coucou facilement reconnaissable d'un coucou !
alors quoi ?
le bruissement annonciateur d'un big bang peut-être ?
et pourquoi pas ? nul – dont moi – n'a jamais entendu
bruire l'univers avant qu'il soit. peut-être a-t-il été précédé
d'un bombinement d'ailes velues avant qu'il n'éclate au
grand jour (et dieux et diables – qui surviendront plus tard
– savent que ce fut une grandiose pétarade – d'après les
bruits qui ont couru, après), l'univers ?
mais alors, dans mon noir, je serais donc « avant » ? en
avance ? un avorté de la création ? une fausse couche en
quelque sorte ? même pas un fœtus viable !
ou alors ?
mais là j'ai les guibolles qui flageolent un peu...
si... si moi, et moi seul – depuis que ma mouche n'est
plus forcément là je ressens un terrifiant sentiment de
solitude – peux entendre ce bruissement d'avant... serait-
ce à dire que je... suis... celui qui...
je n'ose aller plus avant.

je préfère attendre encore un peu – et même longtemps –
peut-être que ma mouche reviendra
envie de chanter (faux mais à pleins poumons) : « un
jouuuuuuuuuur ma mouuuuuuche viendraaaaaaaaaa... »
peut-être que l'univers ne sera pas créé
ou du moins en restera où il en est à présent (mon
présent) : du noir, moi dans le noir avec mes souvenirs de
chupa-chup et de pierrot gourmand, et une mouche.